



HAL
open science

Ordre et désordre dans la langue : le ”coup de dé” permanent ?

Guy Bourquin

► **To cite this version:**

Guy Bourquin. Ordre et désordre dans la langue : le ”coup de dé” permanent ?. Le désordre. Journées d'étude du Cercle des Linguistes Anglicistes 2 et 3, Dec 2006, Nancy, France. pp.007-025. hal-04688532

HAL Id: hal-04688532

<https://hal.science/hal-04688532v1>

Submitted on 5 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ORDRE ET DÉSORDRE DANS LA LANGUE : LE « COUP DE DÉ » PERMANENT ?

(Sous les auspices hétérogènes et discrets de I.Prigogine, S.Mallarmé
/P.Valéry)

Guy Bourquin

Nancy-Université

Is language logos or chaos, order or disorder? The answer is: *both* and *neither*. Or is it? Language, order, disorder are just everyday words with blurred connotations. Any attempt to deal with them interactively is doomed to failure. However, if one empirically confronts the *intuitions* of poets (Mallarmé, Valéry) with the *theoretical* framework of *biological* thermodynamics (Prigogine's Brussels School), a new landscape comes into view with invaluable prospects of investigation. The "arrow of time" is everywhere present, even within the minutest atom or instant of language activity. More specifically, a *bottom-up* approach to language development, historical linguistics, language use and language learning is suggested as a suitable accompaniment—in the (very) long run—to current *top-down* methods.

Guy Bourquin est professeur émérite à Nancy-Université. Sa spécialité a d'abord été (et reste toujours) la littérature anglaise du Moyen-Âge et l'histoire de la langue anglaise, puis la linguistique historique comparée des langues germaniques, puis la linguistique panchronique. Il s'intéresse tout particulièrement aux continuums et aux interactions (symbiose, osmose...) entre grammaire et discours, langue et culture, surface et sous-jacence.

Introduction

Parler du couple ordre/désordre (thème de ces journées) dans sa relation à la langue c'est marcher sur des sables mouvants. Il en va ainsi chaque fois qu'on prend un vocable de la langue pour parler de la langue.

Polysémique, le lexique de l'ordre et du désordre renvoie, en français comme en anglais, à un foisonnement de notions (glissements de sens en immanence) et à quelques concepts (soumis, en transcendance, aux contraintes d'un cadre théorique). [voir Annexe I.] L'outil d'analyse à retenir (ou à forger) sera soit un de ces concepts (théorisé en dehors de la langue) soit l'ambiguïté de dérivées notionnelles, sécrétions de la langue sur laquelle on veut les projeter. Deux conceptions de l'origine de l'outil s'affrontent : l'une externe (le concept), l'autre interne (la notion).

L'affrontement du dehors avec le dedans va se retrouver ailleurs sous des formes diverses tout au long de cette étude, dont le sujet même (la langue ou le langage naturel) est problématique. Du langage nul ne sait ni les origines ni les limites d'implantation ni les abîmes ni la finalité : on l'appréhende comme toujours-déjà en cours, inséparable de la condition de l'homme, insaisissable, évanescent. On s'épuise à vouloir le décrire. Il brise en permanence les moules (prescriptifs, descriptifs, analytiques, fonctionnels...) que, *depuis le dehors*, on cherche à lui imposer, dans le même temps que se jouent, ailleurs et sous son couvert, soupçonnables à travers ses asymétries, ses ambiguïtés, ses polyphonies, ses opacités, d'autres jeux, difficiles d'accès, sinon depuis un hypothétique *dedans*.

C'est ce *dedans* qu'on tentera d'interroger, en tournant le dos aux approches habituelles, effectuées depuis le dehors. Ces dernières privilégient la *mise en ordre*, autrement dit la recherche d'un ordre (avec toute l'imprécision notionnelle du terme) à dégager à tout prix d'un environnement hétérogène (désordonné). L'autre approche, au contraire, postulera, derrière le trompe-l'œil de structurations apparentes, un *désordre* à la fois fondamental et fondateur et c'est, paradoxalement, sur une *théorisation* du désordre (comme *concept* de la thermodynamique) qu'elle s'appuiera. Tout aussi paradoxalement, ce sont les intuitions naïves de certains poètes sur leur propre pratique langagière qui présentent —à l'insu de leurs auteurs—le plus d'affinités avec l'approche théorisée, alors que la rigueur des théoriciens du langage (grammairiens, lexicologues, linguistes descriptivistes ou de système, analystes de discours ou même du texte littéraire...) n'a jamais accordé aux notions d'ordre et de désordre un véritable statut théorique : toujours leur échappe une réalité plus secrète, celle de la *langue vue du dedans*, du plus profond d'elle-même, depuis ses œuvres vives ; celle de la *résistance* d'un authentique *désordre*, résultant de l'*osmose* entre la langue et la *vie*.

La présente étude fait le pari de l'intérêt heuristique d'une (prudente) application des concepts de la thermodynamique au témoignage de quelques

praticiens de l'acte poétique. Le témoignage de Paul Valéry sera prioritaire, mais le *Coup de Dé* de Mallarmé figurera au cœur de l'argumentation.

1 Le « coup de dé » de Mallarmé

1.1 Présentation

Igitur (voir Mallarmé : 421-51) et *Un Coup de Dé* (453-77) concluent au caractère indépassable du *hasard*. Les deux textes, tous deux restés à l'état d'ébauche, sont couplés et à lire en interaction : le second (*Un Coup de Dé*) est une 'mise en partition polyphonique' du premier (*Igitur*). Mallarmé est revenu sur eux toute sa vie.

Le texte d'*Igitur* construit un personnage emblématique (éponyme de l'œuvre en gestation), investi d'une mission impossible : faire—de coups de dés en coups de dés—accéder sa « race » (l'espèce humaine) à la maîtrise de l'Absolu. Capitaine (« Maître ») et dernier survivant du navire de l'espèce, il s'enfoncé progressivement, debout et digne, au terme d'un ultime et héroïque coup de dé malchanceux, dans les flots déchaînés.

Igitur renvoie au « donc » (= lat. 'ergo' ou 'igitur') du cogito cartésien (je pense *donc* je suis), mais d'un cogito que Mallarmé, jouant sur la polysémie de *sum* (exister/être-en-soi), a détourné dès le départ—ludiquement sans doute—de son sens cartésien (exister). *Un Coup de Dé* a pour titre complet : « Un coup de dé *jamais* n'abolira le *hasard* » et se termine sur la phrase : « Toute *Pensée* émet un *Coup de Dé* ». Le *donc* ('ergo' ou 'igitur') du cogito est *nié* sans appel (par 'jamais').

1.2 Essai de mise en formule

	COGITO	ERGO/IGITUR	SUM
(Descartes) :	Pensée	Donc	Existence
(Lecture par Mallarmé) :	Coups-de-dé	conduit à	Essence/Absolu
Position de Mallarmé :		↑↑ NON !!	

1.3 Interprétation

L'Absolu est ce qui fait sens *par soi-même*, hors contingence.

Ce que dit le *Coup de Dé* est l'impossibilité d'atteindre l'Absolu : « Il n'y a pas d'autre réalité que le naufrage... l'immersion de tout dans tout et la dissolution de l'esprit même dans la profusion hasardeuse d'un monde sans issue... Il n'y aura jamais d'autre acte que celui, indéfiniment répété, du *hasard* » (B. Marchal, 1985)

Cette interprétation trouve, à nos yeux, chez le philosophe Jules Vuillemin, un écho saisissant :

L'indépendance des instants du temps, l'absence de toute continuité et de toute mémoire, la *décision aveugle* et toujours recommencée de cette cause naturelle d'où j'attends tout et sur laquelle je ne puis rien, me font transposer l'action sur le plan de la contemplation et retrouver les différents moments de la passion dans les *incertitudes du jeu*, dans l'*indépendance des coups de dés*, dans l'*absence* de toute *loi*, de toute *règle*, de toute martingale susceptibles de régler mes *calculs*. Au lieu de réaliser ma vie, *je la risque*. Au lieu de vouloir, je subis. Et comme mon action n'est soumise à d'autre principe que celui des éléments extérieurs, elle n'éveille pas d'autre écho que lui et n'est tranquille que dans la nature qui l'absorbe tout entière. Aussi bien, la nature finit par l'écraser ; elle n'est contente que de *jouer*, et la chance la quitte toujours, elle n'est satisfaite que de *risquer*, et le risque enfin la satisfait dans la mort !¹ [J. Vuillemin, *Essai sur la signification de la mort*, 1949, ch. 3 : *Epanouissement de l'homme*, p. 215]

Chant de désespoir, *Un coup de Dé* proclame la dissolution du sujet—et de son acte ; la perpétuelle frustration de l'homme, son congénital *manque-à-être*. Manque-à-être, certes, non sans grandeur. Sont indissolublement liés la *destinée* de l'homme (le naufrage), la *pensée* (les coups de dé) et le *langage*. A propos de celui-ci, est dénoncée l'*illusion référentielle*, l'illusoire croyance que le travail de la langue pourrait donner accès à autre chose qu'à lui-même. Une des phrases ultimes du poème l'exprime avec force :

« RIEN N'AURA EU LIEU ... que le LIEU »

Ce « LIEU », c'est le LANGAGE. Primauté est ici rendue à la langue et aux *initiatives* du langage. Mallarmé le résume ailleurs en ces termes :

« LE VERS EST TOUT, DES QU'ON ECRIT » (*La Musique et les Lettres*)

L'« illusion référentielle » doit maintenant céder la place à la notion de *travail du langage sur lui-même*, ou TRAVAIL DE SIGNIFIANCE, notion que l'on affinera peu à peu—à la lumière des intuitions conjointes de Mallarmé et de Paul Valéry—avant d'en tenter une conceptualisation dans le cadre de la thermodynamique.

¹ Nos italiques

2. Le travail de signifiante

Le langage est viscéralement lié à la vie. La vie est la relation que l'homme entretient avec son milieu d'émergence. De cette relation naissent les « représentations » (mouvements de pensée, mouvements d'affect, activations sensorielles.) et les comportements qui en résultent. Le jeu est au cœur de la relation, et en innerve tous les ressorts. En langage de tous les jours—c.-à-d. non encore théorisé—on dira que toute représentation est le lieu d'un affrontement entre *hasard* et *calcul*—autrement dit entre *intuition* et *raison*².

2.1 *Hasard et intuition : l'imprévisible microscopique ou l'univers du désordre (Χάος)*

L'activité signifiante explore continûment—au hasard—le milieu environnant. Chaque coup de dé contraint le hasard à dévoiler un peu de son imprévisible virtualité. Mais le hasard « jamais ne s'abolit », toujours refuse de s'en laisser imposer par les retombées du coup de dé opéré et contraint *en retour* la machine signifiante, *éternellement insatisfaite*, à poursuivre à tâtons un jeu jamais gagné :

Chaque personne étant un « jeu de la nature », jeu de l'amour et du *hasard*, la plus belle intention et même la plus savante pensée de cette créature *toujours improvisée* se sentent inévitablement de leur origine. Son acte est toujours *relatif*... Elle pense périssable, elle pense individuel, elle pense par raccrocs ; et elle ramasse le meilleur de ses idées dans des occasions *fortuites* et secrètes qu'elle se garde d'avouer -- et, d'ailleurs, elle n'est pas sûre d'être *positivement* quelqu'un ; elle se déguise et se nie plus facilement qu'elle ne s'affirme... Notre véritable présent a neuf chances sur dix *de n'être jamais*.³
[Valéry, *Variétés I* (1924) : *Introduction à la méthode de L. de Vinci*, 1910, in *Œuvres complètes* : 1153-99]

Valéry « [...] croit à l'inspiration, au vers initial jeté comme un coup de dé par le hasard des dieux » [Henri Brémond, 1926 : 88]

La *Lettre sur les mythes* l'applique au travail de la parole :

Un mot venu *au hasard* se fait un *sort infini*, pousse des organes de phrase, et la phrase en exige une autre, qui eût été avant elle... La Nature à sa façon ne fait-elle pas de même dans *ses jeux*, quand elle prodigue, transforme, abîme, oublie et retrouve tant de chances et de figures de vivre au milieu des *rayons* et des *atomes* en quoi fusionne et s'embrouille tout le *possible* et l'*inconcevable* ? L'esprit s'y prend tout de même [...].et non seulement il crée [...].mais il y ajoute qu'il fait semblant de créer ; il compose au vrai le mensonge... *La parole est ce moyen de se multiplier dans le néant*... Il n'est

² V. Annexe I. §1 : *Les mots de tous les jours*, c) Champ lexico-synonymique.

³ Nos italiques

de discours si obscur, de raconter si bizarre, de propos incohérent à quoi nous ne puissions donner un sens. Il y a toujours une *supposition* qui donne un sens au langage le plus étrange.”⁴ [Valéry, *Variétés II*, 1929 : *Petite lettre sur les mythes*, in *Œuvres complètes* : 961-7]

La parole comme « moyen de se multiplier dans le néant ». On ne saurait plus éloquemment dénoncer l’« illusion référentielle ». Les coups de dés inlassablement provoqués en tous sens et en nombre incalculable ne sont pas à la recherche d’un sens qui ne demanderait qu’à s’exprimer. Ils relient tout au contraire aléatoirement les *similitudes fortuites* qu’entretiennent les infimes parcelles issues des opérations de signifiante. Valéry, à son réveil, dialogue avec elles en ces termes :

Salut ! Encore endormies	<i>Cent mille soleils</i> de soie
A vos sourires jumeaux,	Sur tes énigmes tissés ?
<i>Similitudes amies</i>	Regarde ce que nous fimes :
Qui brillent <i>parmi les mots</i> ! [...]	Nous avons <i>sur tes abîmes</i>
«Toujours sages », disent-elles,	Tendu nos fils primitifs
Nos <i>présences immortelles</i>	Et pris la nature nue
Jamais n’ont trahi ton toit !	Dans une trame ténue
Nous étions non éloignées	De tremblants préparatifs [...]
Mais secrètes araignées	Leur toile spirituelle
Dans les <i>ténèbres</i> de toi !	Je la <i>brise</i> , et vais cherchant
Ne seras-tu pas de joie	Dans ma forêt sensuelle
Ivre! à voir de l’ombre issus	Les oracles de mon chant » ⁵

[*Charmes*, 1922. In *Œuvres complètes* : 111-2]

Déjà Mallarmé (*Sonnet allégorique*) avait évoqué le « *mirage interne* des mots mêmes », le « miroitement en dessous », l’« air du chant sous le texte conduisant la divination d’ici là », l’immense jeu des analogies sémantiques, phoniques, syntaxiques, l’entrelacs des toiles d’araignée *non orientées vers un centre*.

Le voile est ici partiellement levé sur la réalité de ces fulgurances—le plus souvent subliminales—de la créativité poétique, aussitôt éteintes à peine allumées, qui—tout comme les photons de la physique des particules—meurent d’avoir été captées. Fulgurances, aussi, des évanescences intuitions du savant, sur le front où la vie se mesure avec le Réel.

Ce front est partout, dans la conscience claire comme dans les replis les plus opaques de l’inconscient. En perpétuelle turbulence, il relève d’un univers infra-perceptuel, commun à la vie et à la langue, où les micro-particules de la vie sont soumises aux coups de dé—ou faut-il risquer « *sauts quantiques* » ?—de l’énergie cérébro-langagière :

[...] monde préparatoire où *tout se heurte à tout*, et dans lequel le *hasard* temporise, s’oriente et se cristallise enfin *sur un modèle*. Une œuvre ne

⁴ Nos italiques

⁵ Nos italiques

peut sortir d'une sphère si réfléchissante et si riche de *résonances* que par une sorte d'*accident* qui la *jette* hors de la pensée. Elle tombe du réversible dans le temps."⁶ [Valéry, *Variétés II*, 1920, *Lettre sur Mallarmé*, in *Œuvres* : 633-44]

C'est tout aussi bien ce même « monde préparatoire où tout se heurte à tout » qui finit toujours par rattraper—le plus souvent contre son gré ou à son insu—quiconque tente, par le langage, une mise en rapport rationnelle et bi-univoque de signifiant à signifié. A peine établie, l'illusoire symétrie est, sur le champ, *trahie* par les effets déstabilisateurs du *jeu* : le « signifiant » bio-physique met immédiatement en concurrence et à la masse—*en jeu*—tout « signifié » bio-cérébral (ou bio-mental) qui vient de lui être associé et—fait remarquable—s'applique simultanément à *lui-même* le même traitement. La relation s'en trouve démultipliée multilatéralement et à l'infini—par *résonance*—sur les deux faces (physiologique, mentale) du vivant. A l'image du 'Maître' dans *Igitur*, l'usager (locuteur ou scripteur) y perd—le plus souvent sans le savoir—la maîtrise du jeu. Quel que soit le soin pris à stabiliser la relation, *tout* (signifiant aussi bien que signifié) se retrouve (re)mis—de façon subliminale—en rapport avec *tout*, décomposé, déporté, arbitrairement parcellisé et morcelé, comparé parcelle par parcelle, récupéré ailleurs, recoupé, ré-agencé sur le mode *aléatoire*, au hasard des dérives. On pense encore aux « subdivisions prismatiques de l'idée » évoquées dans la brève Préface de *Un Coup de Dé*.

Univers du désordre, constitué par la *virtualité infinie* des possibilités résonancielles entre 'quanta' sémiqes en attente d'exploitation et où les mises en accord *ne pré-existent pas* aux coups de dé qui les produisent. Univers où rien ne se laisse prévoir, mais en conflit permanent avec un autre espace à l'affût, lui, de répétitif, de prévisible et de cohérence : l'univers *macroscopique*, récupérateur, du *λόγος*.

2.2 Calcul et raison : le prévisible macroscopique ou les forces de l'ordre (*Λόγος*)

La mobilité de la langue est à double face. La *répétition*, au sein d'un groupe social, des mêmes expériences langagières, introduit, dans les discours résultants, de la *prévisibilité*, des *ordres* (strates, puis schèmes) de sédimentation, de viscosité, de compacité plus ou moins avancées—frayages, '*ornières*', raccourcis de plus en plus elliptiques qui s'auto-régulent, se sclérosent lentement en des formulations toujours plus denses, plus 'grammaticalisées'. La discursivité d'une langue se déploie ainsi en un *vaste continuum* entre, à l'une des extrémités, l'espace infini d'une créativité hasardeuse et libre et, à l'autre extrême, la clôture de discours condensés, réglés, contrôlés, ou encore entre poésie pure et schémas

⁶ Nos italiques

grammaticaux—autrement dit, pour emprunter dès maintenant le vocabulaire de la thermodynamique⁷—entre *entropie* aveuglément généreuse et *néguentropie* parcimonieuse, séparés par l’immense *dissipation* des figements partiels (prose banalisée, formulations « ordinaires », phraséologie, clichés, locutions...)—débris *posthumes* du corps à corps permanent auquel se livrent, au sein même du travail de signifiante, le hasard et les coups de dé du langage.

3 Coups de dé et « effets dissipatifs »

3.1 La pratique empirique

Nous venons de changer assez brutalement—mais provisoirement—de vocabulaire. Jusqu’où faut-il pousser l’analogie entre la métaphore intuitive du ‘coup de dé’ de la langue (et de la vie) et la rigidité du concept en thermodynamique, défini hors pression de l’environnement ? Le coup de dé idéal n’hypothèque en rien le coup de dé qui lui succède : le hasard n’en conserve pas la mémoire, alors que la pratique empirique réclame au contraire qu’on distingue entre joueur et instrument du jeu, entre impassibilité du dé et fébrilité (liée à la mémoire et/ou aux attentes) de celui qui le lance. Un dé peut aussi avoir été pipé ou la table de jeu orientée. Autant de « frottements » qui viennent réduire l’amnésie entropique, diminuer les effets pervers du regard que les structures d’ordre (néguentropiques) jettent, en les annulant, sur les aléas du désordre. Tout coup de dé *de langage* étant un *coup de force contre l’ordre discursif établi*, les retombées en sont autant d’objets de menace, de scandale. Leur fortune est variable : elle pourra connaître—selon le degré d’impréparation de l’« ordre établi »—soit l’incompréhension absolue, soit le refus pur et simple, soit la marginalisation la plus sévère, soit un dégradé d’accommodements variables, soit l’intégration ou la résorption, ou pire encore la banalisation totale. Recourir, pour en rendre compte, aux lois thermodynamiques du monde physique est-il bien ici de mise ?

On distinguera, avant de répondre, entre, d’une part, les deux extrêmes du dégradé évoqué et, de l’autre, les cas intermédiaires (les ‘accommodements variables’).

3.2 Engendrement des structures dissipatives

Pour ce qui est des deux extrêmes, on constate, dans le cas de chacun, l’*effacement* de l’événement aléatoire, et ceci pour des motifs diamétralement opposés. Chez le poète, l’étincelle du travail de signifiante est telle qu’elle

⁷ Le lecteur peut déjà se reporter à l’Annexe I. §.2 : *Quelques concepts de la thermodynamique.*

demeurera le plus souvent confinée au stade inconscient ou disparaîtra d'elle-même immédiatement (comme les photons ci-dessus évoqués). A l'autre extrême, la banalisation (néguentropie absolue) tue l'effet initialement recherché. Ici comme là, l'équilibre entre structures d'ordre et de désordre n'est au bout du compte en rien perturbé et les lois (thermodynamiques) du monde physique s'exercent tout naturellement.

Il n'en va pas de même des « cas intermédiaires » de l'immense dégradé des « accommodements variables », dont nous avons précédemment fait état, ceux de la *conservation* de l'énergie signifiante issue du désordre. Ils font l'originalité du langage et ce sont eux qui semblent faire échec à la rigidité des principes thermodynamiques d'équilibre et de stabilité. Cependant, cette même thermodynamique, initialement conçue pour décrire les problèmes du monde physique, a su s'adapter par la suite à ceux du *domaine biologique*, en postulant—avec la théorie des structures dites « dissipatives »—une relation dialectique complexe entre entropie et néguentropie. A. Babloyantz la décrit en ces termes :

La théorie des structures dissipatives, récemment développée par I. Prigogine, semble ouvrir une nouvelle voie vers la solution des problèmes de l'ordre biologique. Les structures dissipatives sont caractérisées par le fait qu'elles ne peuvent apparaître et se maintenir que dans des conditions éloignées de l'équilibre thermodynamique et cela uniquement pour des systèmes dont la cinétique [...]non linéaire est particulière. Le principe d'ordre de Boltzmann n'est par conséquent plus applicable dans de telles conditions [...]. Il y a donc lieu de considérer, dans le cadre des mêmes lois physiques, deux types de situations différentes. L'apparition d'une structure dans ces systèmes s'explique dès lors de la manière suivante : Un système physique est le siège de *fluctuations locales*. Les grandeurs physiques varient spontanément autour de leur valeur moyenne macroscopique. Par exemple, un système macroscopique homogène ne l'est pas à l'échelle moléculaire. Les fluctuations apparaissent au hasard, mais le système réagit selon des lois macroscopiques bien définies. Si les fluctuations éloignent le système de son état initial de façon aléatoire, le système réagit à ces fluctuations de façon déterministe, de sorte qu'elles régressent lorsque l'état du système est stable. Dans le cas d'un état instable, ces fluctuations sont amplifiées jusqu'à atteindre un niveau macroscopique et forment un nouveau régime correspondant aux *structures dissipatives*. Si, par l'application de contraintes extérieures, un système se trouve dans un état susceptible de donner lieu à une telle structuration, celle-ci apparaîtra automatiquement grâce au mécanisme d'amplification des fluctuations. Dans un tel processus, *hasard et déterminisme* coopèrent pour engendrer les structures dissipatives. [*Encyclopædia Universalis*, vol. 10 : 37]

Pour Prigogine, les structures *biologiques* sont des états spécifiques de *non-équilibre* ; elles exigent une dissipation constante d'énergie et de matière :

C'est par une succession d'*instabilités* que la vie est apparue. C'est la nécessité, c.-à-d. la constitution physico-chimique du système et les

contraintes que le milieu lui impose, qui détermine le *seuil* d'instabilité du système. Et c'est le *hasard* qui décide quelle fluctuation sera amplifiée après que le système a atteint le seuil et vers quelle structure, quel type de fonctionnement il se dirige parmi tous ceux que rendent possibles les contraintes imposées par le milieu.⁸

3.3 *Le langage comme cas particulier de la thermodynamique biologique du non-équilibre.*

La thermodynamique biologique du non-équilibre offre ici un cadre qui va nous permettre maintenant de théoriser le langage comme cas particulier des systèmes dont elle rend compte, et les prises de risque du travail de signifiante comme cas d'espèce de la dissipativité évolutive générale. *Mobilité, innovation et déséquilibre passent alors au centre du système* : coups de dé mallarméens et fluctuations valériennes en deviennent les éléments moteurs et négocient, au coup par coup, à égalité avec l'ordre établi du moment, le statut des « cas intermédiaires » évoqués plus haut et, par voie de conséquence, le devenir progressif de l'ensemble du système. Ils incluent toute production qui, dans la langue, sans pour autant donner dans la poésie pure, *déroge* aux stéréotypes de la tradition discursive établie, prévisible et répétable. Autrement dit toute formulation originale ou inattendue ou littéraire qui—insolente—interpelle aléatoirement la langue *sur ses marges*, et qui donc *fait travailler* la langue, constitue—qu'elle soit consciente ou non—une 'fluctuation' que la 'contrainte du milieu' peut amplifier et transformer en 'centre-attracteur-étrange'. La contrainte du milieu peut, elle aussi, résulter du hasard : les sauts culturels d'une collectivité sont souvent imprévisibles et peuvent puiser leur source dans les turbulences microscopiques du langage lui-même. On ne saura sans doute jamais, par exemple, ce que l'émergence de « l'esprit 1968 » doit aux explosions de langage qui l'ont accompagnée. Devient ainsi créateur de parole ou pionnier de la langue quiconque—individu ou groupe—aura su, isolément ou en interaction, par la spontanéité de l'oral ou dans le silence de l'écriture, interpeller la langue dans ses *oeuvres vives*—ou à l'inverse *se laisser interpeller* par elles. Acquiert ce statut quiconque, quel que soit son sujet, refuse de se plier aux clichés d'une écriture sans résonance. Le pionnier de la langue est moins celui qui énonce du neuf conceptuel ou notionnel que celui qui *écrit neuf*, qui recherche la formulation étrange, le mot qui surprend, la tournure hardie, la combinaison qui bouscule, bref tout ce qui *avive le dit* en l'immergeant dans le travail du dire. Écrire neuf n'est pas pour autant écrire compliqué ou écrire poétique : il y a des simplicités qui illuminent et des complications mortifères. Il est mille et une manières de réconcilier 'travail' et 'chaleur', de redire—c'est-à-dire *re-travailler résonanciellement*—le banal et le connu, voire même, ce

⁸ Nos italiques

faisant, d'en faire surgir—pour ainsi dire en prime !—des intuitions nouvelles, des idées fortes.

4. Hypothèses

Quel parti, maintenant, tirer des rapprochements opérés ? Tenter de récupérer dans les cadres conceptuels de la thermodynamique certaines intuitions non théorisées de praticiens du langage (Mallarmé, Valéry et bien d'autres) peut paraître à la fois bien naïf et bien hardi. Le langage est toujours autre que ce à quoi on tente de le réduire. Il s'agit simplement, ici, en changeant d'éclairage, non d'apporter des solutions, mais d'esquisser des pistes de recherche tenant compte des complexités évoquées. Voici donc quelques suggestions, assorties de quelques mises en garde.

4.1 *Le vivier microcorpusculaire*

Jusqu'où convient-il de pousser le rapprochement entre d'une part la théorie de particules microscopiques d'un système physico-biologique, qui par myriades (avoisinant le nombre d'Avogadro⁹) se heurtent en tous sens, et d'autre part la métaphore d'autres myriades d'électrons libres et fous du monde physico-mental ? Si, provisoirement—par pure commodité et sans préjuger de rien—on attribue à ces derniers une réalité quelconque sous le nom de 'micro-phèmes' (= micro-particules ou 'quanta' phono-sémiques) subdivisibles en 'micro-sèmes' (relevant de la pensée ou du mental) et 'micro-phones' (relevant de la phonie), il faut alors, comme cela s'est passé en biologie, se donner les moyens d'en déceler—au moins indirectement—la présence. Des protocoles expérimentaux sont à inventer qui exigent une confrontation interdisciplinaire. Est-on—au-delà des mots et des (pseudo-)concepts—dans le discret ou dans le continu ou (comme avec les 'ondes corpusculaires' de la lumière) à la fois dans l'un et dans l'autre ? Faut-il postuler, dans l'espace encore archaïque où s'élaborent les embryons de la pensée, la turbulence d'« ondes micro-phémiques » articulant du cérébral et du sensoriel encore peu différenciés ?

Quel que soit le postulat imaginé, la probabilité est forte d'une implantation du langage en l'homme plus profonde et plus diffuse qu'on ne soupçonne, d'une osmose *sans destin pré-établi*, diversement ajustée aux aléas de l'évolution de l'espèce et, aujourd'hui encore, multiples stratifiée. Langage et pensée émergeraient ainsi d'un même vivier et conserveraient en profondeur, à des niveaux encore mal identifiés, plus que des traces de leur commune origine. Leur interaction s'effectuerait aussi ailleurs que dans des

⁹ Egal à 6×10^{23} : nombre des molécules contenues dans une molécule-gramme.

activités purement énonciatives et sous des formes et dans des conditions encore plus enfouies que ce que les études sur l'inconscient ont pu jusqu'ici révéler. Langage et pensée seraient non seulement indissociables, mais mutuellement constitutifs. Reste à inventer la méthode pour le démontrer.

4.2 *Sens et signifiante*

Il importe de ne pas confondre sens et pensée, ni non plus sens et langage, ni non plus sens et signifiante. La signifiante est la manière dont la turbulence désordonnée du vivier micro-phémique réagit aux coups de dé de la pensée. L'espace d'un bref instant, de résonances en résonances, l'immensité du réseau s'ordonne autour du pôle perturbateur et devient configuration phémique. Mais, langage et pensée ayant été postulés « indissociables » et « mutuellement constitutifs », le corollaire en est la simultanéité, le recommencement immédiat et l'ubiquité des coups de dé, d'où la prolifération des pôles résultants et des configurations. Univers où—paradoxalement—tout est *ordonné aléatoirement* à tout, le vivier postulé jouerait aux dés avec lui-même en un jeu gratuit où se multiplient et s'annulent en même temps les effets éphémères des perturbations infinies qu'il s'inflige. La signifiante ne serait ainsi qu'un vaste coup de dé, toujours et partout infiniment démultiplié et indéfiniment renouvelé, emblème de l'autarcie du vivier.

Ce serait les sollicitations permanentes du milieu culturel qui arracheraient le vivier à cette autarcie et la signifiante à l'autosuffisance. Ce qui caractérise le milieu culturel est la circulation du *sens*, due à ses affrontements dialectiques avec l'énigme du Réel et à la multiplicité d'options, de prises de position, de doutes ou de certitudes, d'orientations affectives ou mentales, d'engagements en tous genres qui en résultent. Ces affrontements proviennent de coups de dé (sorte de coups de sonde) que le milieu culturel lance sur le Réel. Les coups de dé du milieu culturel—bien que d'une autre nature et d'un autre ordre et d'un autre lieu que ceux du vivier phémique—n'en sont pas moins répercutés sur l'activité de ceux du vivier, qui en deviennent le support, en prennent le relais, les sous-traitent en quelque sorte en leur assurant un nombre incalculable d'ouvertures, de va-et-vient, de rebondissements, d'intuitions, en leur ouvrant ses propres résonances, permettant le choix entre une multiplicité de possibles. En d'autres termes, *le travail de signifiante* (celui du vivier) se met en symbiose avec *le travail du sens* ou *travail culturel*.

Le travail du sens est la relation (toujours remise en cause) à l'environnement ; le travail culturel est celui de la *circulation du sens*. Le travail culturel alimente à son tour en permanence le *discours* (ethno-) culturel, immense toile de la pensée¹⁰ où se projettent et s'entremêlent, se re-confrontent,

¹⁰ Etymologiquement, 'pensée' = 'pesée' (évaluative).

se retravaillent, se décantent et se redistribuent, au sein d'une communauté, toutes les interactions individuelles entre travail de sens et travail de signifiante.

En résumé, le sens est orienté à l'ordre (λόγος), la signifiante au désordre (χάος). Le travail de sens est une recherche de cohérence (provisoire et fragile) toujours recommencée, conduite depuis le désordre et guettée par la déstructuration. Le travail de signifiante est, tout au contraire, une explosion du désordre en résistance constante aux pressions structurantes. Tout se passe comme si ordre et désordre agissaient, à leur corps défendant, de connivence, dialectiquement.

4.3 La flèche du temps

Les systèmes biologiques sont des systèmes ouverts échangeant de la matière et de l'énergie avec le monde extérieur, donc exigeant une dissipation constante d'énergie et de matière. D'où le concept de « structure dynamique dissipative » déjà évoqué, et qu'I. Stengers (2004) précise en ces termes :

Du point de vue de l'école de Bruxelles, la question du vivant n'est pas centrée sur l'information et son traitement (l'organisme étant considéré comme une traduction de l'information génétique) mais sur l'« auto-organisation » de la matière loin de l'équilibre. Cette auto-organisation ne constitue pas une réponse à la question de l'origine de la vie mais donne les conditions reproductibles qui rendent non miraculeuse la possibilité d'une *histoire* comme celle qui a dû mener de la chimie au vivant [I. Stengers, in *Encyclopædia Universalis*, vol. 20 : 1697]

Notre hypothèse est que le langage—*dans la mesure où il est un état du vivant*—est tout naturellement intégré à ce processus d'auto-organisation et que la « flèche du temps » y joue un rôle créatif. Le langage est inscrit dans la durée et s'y construit, s'y diversifie et s'y consolide depuis toujours. Les phases de ses « bifurcations »¹¹ sont à postuler (puis à disposer) sur divers étagements de la durée. On est ainsi conduit à distinguer entre la très longue durée, la longue durée, la moyenne durée, la brève durée, le momentané, l'instantané. La *très longue durée* (chiffrable en dizaines de millions d'années) couvre les étapes de l'émergence et de l'implantation de la dynamique du langage dans le vivant, puis de sa symbiose avec la pensée. La *longue durée* ponctue les stades de complexification de la langue naturelle comme mode de manifestation concrète de l'activité de langage. Bien qu'inférieure à la très longue durée, elle commence peut-être dès avant l'hominisation. La *moyenne durée* concerne l'ère

¹¹ La *bifurcation* est une des propriétés de l'auto-organisation loin de l'équilibre. Il y a 'bifurcation' lorsque « les fluctuations deviennent susceptibles de transformer le régime d'activité globale du système » (Stengers, *op. cit.*).

pré-sapiens/sapiens/sapiens-sapiens et couvre les principes et modes d'évolution des langues naturelles (ce qui les unit et ce qui les différencie), les changements *antérieurs* aux premiers observables directs ou indirects. De la *brève durée* relève le champ des observables recensés sur les sept ou huit derniers millénaires et qui font l'objet des études dites 'diachroniques' d'aujourd'hui. La *durée momentanée*, quant à elle, trop souvent occultée par les analyses dites 'synchroniques', mesure la capacité d'intercompréhension entre générations (variable selon les vicissitudes conjoncturelles) : la langue s'y révèle dans son authentique devenir, dans cette inépuisable dissipativité générée continûment loin de l'équilibre par l'amplification d'éléments apparemment anodins pouvant conduire à des bifurcations imprévisibles. C'est ce devenir (et non quelque illusoire ponctualité), ces *variations* en cours de décantation, ces hésitations, ce tremblement que les études sur les langues contemporaines devraient s'attacher à débusquer, puis à décrire dans leur aléatoire diversité où ordre et désordre ne cessent de dialoguer. L'œuvre permanente du temps dans la langue s'y trahit partout : texte poétique aussi bien que familier ou argotique, discours travaillé ou spontané ou provoqué, sont également révélateurs. De toutes les durées évoquées, la durée momentanée est la seule où le temps de la langue se laisse saisir à vif.

Reste néanmoins la *durée instantanée*, celle où la flèche du temps est la plus acérée mais échappe à l'observation directe. Elle est la durée du 'coup de dé' et de sa retombée immédiate, de l'éclair de signifiante dans le 'viver microphémique' et de ses infinies résonances. La durée du coup de dé est le temps qu'il faut au hasard (ou désordre) outragé pour reprendre ses droits. Chaque coup de dé a sa propre durée infinitésimale qu'il arrache un instant au désordre et c'est à travers lui que le temps est inscrit au cœur de la langue comme il l'est au cœur du vivant. Les coups de dé se succèdent en nombre infini et, avec eux, chaque fois, les infimes durées. La durée instantanée, contrairement à la durée momentanée, n'est pas directement perceptible mais seulement postulable : l'intuition de Valéry elle-même (les 'similitudes amies') n'en saisit que des après-coups.

C'est pourtant sur ces myriades d'instantanés du microscopique que repose tout l'édifice du temps dans la langue et c'est dans le désordre d'où elles émergent que se combinent aléatoirement les molécules microphémiques, puis s'étagent et s'étirent, chacune à son rythme propre, les phases des durées évolutives esquissées. La flèche du temps contraint ainsi le désordre a-temporel pré-existant à alimenter l'ordre évolutif

Le coup de dé introduit le risque et le temps. Toute pensée—selon Mallarmé—se ramène à un coup de dé. Or un coup de dé est à la fois événement et lieu (« rien n'a jamais lieu que le lieu »). Tout 'lieu de pensée' se fait chambre des échos d'une infinité de configurations micro-phémiques permettant la circulation d'une multiplicité de sens possibles. Toute pensée est simultanément prise de risque. et captation de durée instantanée.

Conclusion

La vie de la langue est dans le désordre de sa microscopie dont se nourrit—par dissipations, puis capillarités successives—l'ordre évolutif et précaire de son architecture macroscopique. L'hypothèse est mise en figure dans le triangle isocèle (à lire plutôt comme un cône) de l'Annexe II. Le cône se lit de bas en haut. Sa base repose sur le socle des « turbulences microscopiques » du vivier micro-phémique, lieu de hasard, d'entropie et de désordre (dont chaque point représente un monde de turbulences). Les flèches au milieu du vivier évoquent la permanence des myriades de fluctuations aléatoires aussitôt résorbées. La base du cône, en revanche, accueille celles des fluctuations qui ont, par amplification d'effets de coups de dé, échappé à l'entropie et sont suffisamment fortes pour perturber à terme l'équilibre de la macrostructure. Les flèches à l'intérieur du cône indiquent le sens de leur progression qui peut soit cesser ou se stabiliser assez tôt soit, par infiltration lente, parvenir jusqu'au sommet (grammaticalisation achevée). L'intérieur du triangle appartient donc au domaine de l'*ordre évolutif*. Le calcul de l'ampleur et du temps des dissipations couvrira, selon les cas, tout ou partie de la gamme de la durée (de la longue à la momentanée).

Au vu des hypothèses avancées, une conclusion forte se dégage pour le descriptiviste. C'est aller contre la nature du langage que de se contenter de décrire les langues à partir des états stables (ou sommets) de leur macrostructure. Ce que l'outil de l'analyste doit capter c'est le trajet de la flèche du *temps* dans l'*instant*, sinon le moment même d'une morsure réussie à l'hameçon du coup de dé. Le poète et le psychanalyste sont convoqués au même titre que le linguiste, le sociologue, le statisticien et l'informaticien. Les productions discursives en tous genres (orales et écrites, normales et déviantes, dialectales et argotiques, idiolectales, vulgaires ou soignées, pathologiques, spontanées ou provoquées) sont à solliciter aussi massives que possible, à dater, à séquencer, à disséquer, afin d'isoler et de surveiller tout hapax micro-résonanciel (long ou bref) susceptible de faire tache d'huile, d'entrer un jour en dissipation. Le langage, comme le reste du vivant, n'a de consistance qu'*évolutive* : il n'est pas en soi, mais *se fait* continûment. C'est d'une réflexion sur le temps de l'instant d'*aujourd'hui*, sur le *tremblement même* des variations issues du désordre, que pourrait partir toute étude diachronique. La remontée vers le passé se ferait progressivement—sur des corpus aussi vastes et augmentables que possible—en direction du sommet du cône, le long d'un parcours jalonné de ruines dissipatives de plus en plus enfouies attestant la vitalité d'états microscopiques abolis auxquels doivent en partie leur ossature les états macroscopiques (toujours provisoires) d'aujourd'hui.

L'avenir, on ne le répétera jamais assez, est à l'exploration systématique de corpus massifs et non clos—exploration à la fois multidirectionnelle et

aléatoire¹², dont les outils et les méthodes, nécessairement interdisciplinaires, sont encore à inventer. Certes, à l'inverse des sciences biologiques, l'exploration directe du vivier micro-phémique postulé demeure, faute d'instruments de micro-observation adéquats, une pure utopie. Mais, en tentant, par tâtonnements, au moins de se situer au plus proche de l'entrée de la zone dissipative, on peut néanmoins espérer, à terme plus ou moins lointain, un sérieux bouleversement des problématiques, des objectifs et du champ des observables.

¹² Nous pensons, avec ce mot, aux avancées et aux méthodes de la statistique aléatoire.

ANNEXES

ANNEXE 1 : Ordre/Désordre : les mots pour le dire (problèmes et ambiguïtés)

1. Les mots de tous les jours

a) Ernout-Meillet : s.v. *ordo* (*ord-in-is*) : = 'ordre (des fils dans la trame)', puis, dans la langue commune, 'rang, rangée'. Parenté (au moins de surface) avec *ordior* (= 'ourdir [une trame]', 'commencer à tisser', puis 'commencer', 'entreprendre') ; aussi peut-être avec *orno* (= 'apprêter', 'arranger', 'garnir') et *orior* (= 's'élever', 'sourdre', 'naître', 'tirer son origine')

b) Dérivés en latin, français, anglais, et leurs polysémies

Dès le latin, le rad. *ordin-* livre *ordinabilis*, *ordinabiliter*, *ordinarie*, *ordinarius*, *ordinatim*, *ordinatio*, *ordinativus*, *ordinator*, *ordinatus*, *ordino*, où prévalent les sens de 'rang', 'règle', 'régularité', 'alignement', 'disposition', 'fixation', 'consécration', 'commandement', 'prescription'. Le préfixe *in-*, devant quelques-uns (*inordinatio*, *inordinatus* ...), indique l'absence.

En français : *ordre* et les nombreux dérivés, issus du latin ou formés depuis (le cas d'ordinaire/extraordinaire)

c) Autres notions (Champ lexico-synonymique)

Ordre → a) cohérence — **prévisibilité** — contrainte — organisation — convergence — hiérarchie — énergie — **action** — **maîtrise** — déterminisme (≠ hasard) — b) clôture — finitude — c) raison — calcul — logique [λόγος]

Désordre → a) incohérence — imprévisibilité — liberté — confusion — profusion — dispersion — inertie — indétermination — **hasard** — b) ouverture — infini c) trouble — perturbation — turbulence [χάος]

2. Quelques concepts de la thermodynamique :

Entropie = inertie, non-dynamisme énergétique (→ désordre, hasard...)

Néguentropie = dynamique énergétique, résistance à l'entropie (→ ordre, cohérence...)

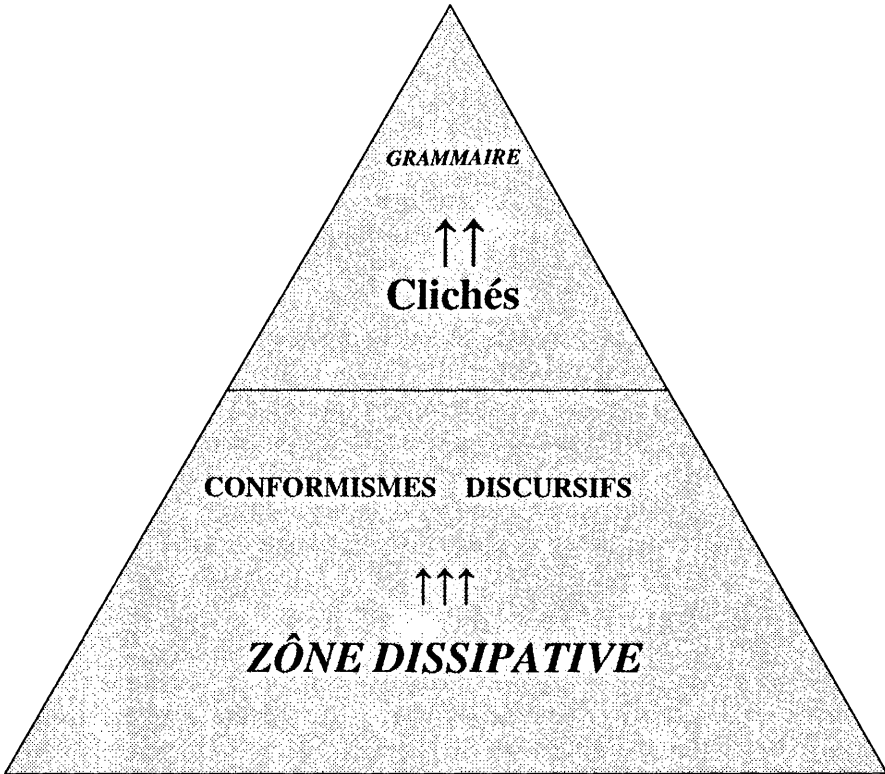
Dissipativité = dialectique *entropie* ↔ *néguentropie* (ou : hasard ↔ déterminisme)

Centre attracteur = modérateur de fluctuations dissipatives

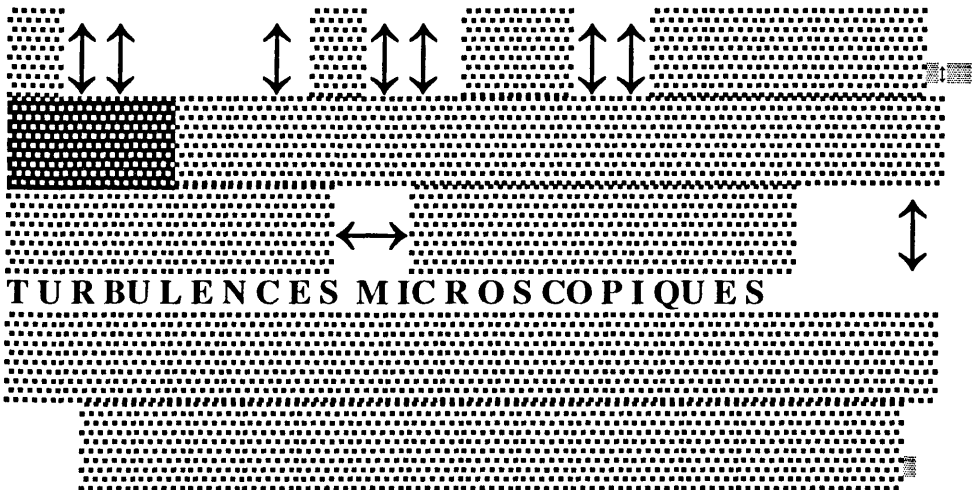
Premier principe de la thermodynamique : production et régulation de l'énergie, résultat de l'équivalence *travail* ≡ *chaleur* (*néguentropie*)

Deuxième principe : tendance naturelle (*et/ou* : retour progressif) à l'*entropie* (inertie ou désordre)

ANNEXE 2 : Diabolus in Lingua



Coups de dés



Ordre précaire (fauxatif)



Désordre

BIBLIOGRAPHIE

- BABLOYANTZ, Agnessa, 1968, « Thermodynamique et biologie, structures dissipatives ». In *Encyclopædia Universalis*, , Vol.16, p 37b.
- BREMOND, Henri, 1926. *La poésie pure*. Paris : Grasset.
- MALLARME, Stéphane, 1945. *Œuvres complètes*. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.
- MARCHAL Bertrand, 1985, *Lecture de Mallarmé : « Poésies », « Igitur », le « Coup de dés »*. Paris : J. Corti.
- NICOLIS, Grégoire et Ilya PRIGOGINE. 1992. *A la recherche du complexe*. Paris : PUF. [1989]
- PRIGOGINE, Ilya, 1994a. *Les lois du chaos*. Paris : Flammarion. [Roma : Laterza, 1993]
- PRIGOGINE, Ilya, 1994b. « Résonances et domaines du savoir ». In Elkaïm MONY, *La Thérapie familiale du changement*. Paris : Les empêcheurs de tourner en rond.
- PRIGOGINE, Ilya, 1996. *La fin des certitudes. Temps, chaos et les lois de la nature*. Paris : Odile Jacob.
- PRIGOGINE, Ilya, (dir.), 2001. *L'homme devant l'incertain*. Paris : Odile Jacob.
- STENGERS, Isabelle, 2004. « Ilya Prigogine ». In *Encyclopædia Universalis*, Vol. 20, p. 1697.
- VALERY, Paul, 1957. *Œuvres complètes*. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.